

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 3 (1909-1910)
Heft: 19

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Musique à l'Etranger

ALLEMAGNE

8 Juillet.

Partout les orchestres se taisent, les théâtres se ferment ; exécutants et public s'en vont jouir d'un repos bien gagné. L'Opéra de **Dresde** clôture, après 283 jours de représentations pendant lesquels furent joués, 56 ouvrages, dont cinq nouveautés : *M^{me} Butterfly*, le *Voyageur*, *Scellé*, le *Voile de Pierrette*, la *Fin de Robin*, et cinq reprises : *Amélie*, la *Croix-d'Or*, le *Domino noir*, la *Tosca* et la *Muette de Portici*. Ce qui ne nous donne une très haute idée ni de l'activité déployée sur cette scène de cour, ni des exigences des Saxons de la capitale. A **Leipzig**, le Neues Theater continue un cycle Verdi qu'a marqué d'un succès spécial le *Troubadour* ; l'orchestre est bon ; la direction de M. Conrad va... comme je te pousse. Le Théâtre Municipal s'arrête sur une belle représentation du *Pauvre Henri* de Hans Pfitzner, qui y a fait série, avec un succès de plus en plus évident. On annonce pour l'automne, ce même *Pauvre Henri* et la *Rose du Jardin d'amour* à l'Opéra de Vienne.

A **Berlin**, l'Orchestre philharmonique a cru qu'il allait se trouver sur la rue et implorait déjà la charité d'une subvention de la ville, parce que la direction des Bains de Scheveningen, qui l'occupe en été, annonçait l'intention de former un orchestre national hollandais, et de renoncer aux services traditionnels des Berlinoïses. Il n'en a heureusement rien été de si immédiat, et la fameuse phalange d'artistes a encore pu se mettre par contrat du pain sur la planche pour cette saison. Le résultat de l'alerte sera que la Municipalité de Berlin ne tardera pas à prendre la régie de cet orchestre et à le faire sien en lui assurant une situation matérielle solide. Les artistes gagnent-ils à cette sorte de bureaucratisation ? C'est ce dont il ne faudrait pas jurer. L'Opéra Gura enregistre une première avec le *Kobold* de M. Siegfried Wagner ; la recherche d'un style populaire n'y est pas mal réussie, et l'on reconnaît que l'auteur a donné ici, dans la musique plutôt que dans le livret, une preuve de son talent ; il ne lui manque certainement plus, pour devenir tout à fait populaire, que de se rendre compte combien le nom de son père est difficile à porter et... de le porter, sans plus.

A **Munich**, c'est la série des festspiele d'été qui commence, qui continue faut-il dire. Passe encore pour les grands morts, leurs centenaires et autres commémorations. Mais quelle raison les quarante-six ans de M. Richard Strauss pouvaient-ils fournir de consacrer cinq jours et huit séances solennelles à l'exécution exclusive de ses œuvres déjà connues ? Est-ce toujours la raison du plus fort la meilleure ? Le succès de l'entreprise néanmoins a prouvé que l'idée de M. Emil Gutmann était excellente, et que M. Riemann a eu tort d'écrire dans la dernière édition de son *Musik Lexikon* (mais sans doute notre directeur, M. G. Humbert, le corrigera en le traduisant) : « Ses derniers ouvrages (à R. Strauss) lui ont de plus en plus aliéné ses amis ; trop clairement, et à l'encontre de tout art sérieux, se fait jour sans voile sa recherche de la sensation à tout prix ; de plus en plus, sa célébrité apparaît un colosse aux pieds d'argile. » Ils n'ont déjà pas si mal fait leur office, ces pieds d'argile, et après ces six jours d'ovations, le colosse a semblé plus solide que jamais. De sorte que de semblables festspiele consacrés à des auteurs vivants auraient du moins cette utilité appréciable de faire mieux connaître de grands artistes à leurs contemporains, de les rapprocher mutuellement, de les stimuler l'un par l'autre, l'un dans son enthousiasme, l'autre dans sa production, et partant de contribuer efficacement, de la manière la plus directe, à l'éducation du public. C'est bien ce qui a paru se produire : entre la première matinée de musique de chambre au Théâtre des Artistes, et le dernier concert d'orchestre dans la nouvelle grande Salle des Fêtes musicales, quelle différence, quelle progression, quel courant établi ! Le premier jour, un amphithéâtre au bon tiers vide ; des œuvres de jeunesse, aimables, mais simplettes ; M. Strauss lui-même, morne et las, presque confus d'être contraint d'exécuter ces vieilleries. Le dernier soir, une exaltation qui animait toute la salle, depuis le chef et ses musiciens, jusqu'aux suprêmes bancs des galeries bondées, en présence d'œuvres vraiment grandioses.

Il n'y a qu'à le constater, le public n'hésite ni ne proteste plus ; cette musique lui a pénétré dans le sang ou dans les nerfs ; il la comprend et il l'aime ; elle le captive tout au moins d'une façon ou d'une autre. Il y a du reste peut-être là une distinction à établir : la musique de Richard Strauss étonne, émerveille, distrait, ravit, intéresse au plus haut point ; mais arrive-t-elle à passionner ? Elle satisfait la curiosité de l'esprit ; répond-elle aussi aux besoins du cœur ? Elle emploie avec surcharge tous les moyens expressifs ; contient-elle une seule vraie effusion d'âme ?... Dans le programme même des fêtes, M. le Dr Léopold Schmidt, de Berlin, fait de Richard Strauss un « enfant de son temps » et dit de sa musique : « elle ne connaît pas les pudiques mystères du sentiment ; elle ne veut pas être recherchée dans sa beauté ; elle se fait remarquer, devient bruyante et gesticularde ; elle obéit en cela au sens éminemment pratique de notre génération, qui a horreur de tout ce qui ne remplit pas un but immédiat ; de là l'importance accordée au superficiel, l'irrésistible poussée en dehors. » Alors, est-ce bien encore de la musique ? Les moyens employés sont extérieurement musicaux, à ne s'y pas méprendre, mais pour parler quelle langue et nous parler de quoi ?...

L'admiration s'impose devant une aussi phénoménale habileté technique, devant les prodiges d'invention, les souplesses inépuisables de cet esprit, toujours en quête de nouveau et en voie de transformation. Mais il ne serait pas très difficile à une analyse psychomusicale, de mettre à nu le trompe-l'œil de tout le procédé, et, pour quelques motifs heureusement trouvés, certains développements largement menés, de divulguer la superfétation de la mise en œuvre dans la plupart de ces poèmes et de ces drames. Est-il après tout si approprié, ce métier qui est partout le même ? Et n'y a-t-il pas un certain ridicule à voir fonctionner le même orchestre, à base de douze ou quatorze contrebasses, dans la *Symphonie domestique* aussi bien que dans *Mort et Transfiguration* ou *Don Juan*, dans *Don Quichotte* ou *Macbeth*, qu'il s'agisse d'une vie de famille ou de la Vie éternelle, d'hallucinations chevaleresques ou d'ambition royale poussée jusqu'au crime ? La satisfaction, le divertissement momentanés ont pu être très vifs ; mais la joie intime et profonde n'a pas été éveillée, il n'en reste pas de trace.

Les programmes de ces journées, presque aussi chargés que ceux de Paris, puisque les concerts d'orchestre duraient trois heures d'horloge, ont été publiés partout ; ils contenaient les quatre drames, les grandes œuvres symphoniques ; un nombre respectable de lieder, des plus ressassés, mais qu'on réentendait volontiers, dits par M^{lle} Tilly Könen ; quelques chants avec orchestre et les principales pièces de musique de chambre. Quoique présenté sans chronologie et sans aucune pièce chorale, cet ensemble donnait de la production du compositeur une idée complète. — On a remarqué que M. E. von Schuch, de Dresde, déjà annoncé comme co-directeur des concerts, n'a point paru. — La brochure, publiée par le bureau Gutmann, contient pour la première fois un relevé détaillé de l'œuvre entier de R. Strauss et de toute la littérature internationale qui s'y rapporte.

Presque en même temps que se déployaient ces fêtes, l'orchestre du Konzertverein en préparait une autre : Mahler, à la Tonhalle, dirigeait les premières répétitions, avec les solistes et les chœurs d'enfants, de sa VIII^{me} symphonie, en vue des 12 et 13 septembre prochains. Il fut enchanté des petits chanteurs de l'Ecole Municipale, autant que des musiciens stylés par Ferd. Løwe, et s'offrit spontanément à venir l'hiver prochain diriger un concert au profit de la caisse des retraites de l'orchestre. — Gustave Mahler a eu cinquante ans ce 7 juillet. A cette occasion, M. Dr Paul Stefan, de Vienne, publie chez Piper à Munich, un volume qui réunit les collaborations les plus imprévues ; citons, parmi les écrivains de langue française, MM. Casella, le général Picquart, William Ritter, côte à côte avec MM. Paul Dukas, et Romain Rolland qui ayant été à l'opprobre, ne veut sans doute pas manquer d'être à l'honneur. L'illustration compte G. Klimt, Roller, Rodin, etc. Mais l'album ne sera solennellement remis à Mahler qu'après l'exécution du grand œuvre attendu à l'automne.

MARCEL MONTANDON.

FRANCE

Lettre de Paris.

Les Saisons italienne et russe s'achèvent. Pour protester contre l'envahissement de Paris par les artistes étrangers, on a donné avec éclat, au Trocadéro, un Festival de musique française, exécuté par des musiciens français, un *Festival César Franck*. Le public y est venu, très nombreux, et très enthousiaste, comme il vient partout où de grandes affiches et de grands noms l'attirent, indifférent à ce qu'on lui offre, et admirant de confiance les réputations établies.

Il est allé aussi, ce public bénévole, applaudir à l'Opéra la *Damnation de Faust*, de Berlioz, très mal présentée au point de vue musical, et insupportable comme réalisation scénique. Mais n'a-t-on pas assez d'opéras à jouer, sans aller puiser dans le répertoire des Concerts ?

En ce moment, le grand événement « artistique », si j'ose ainsi m'exprimer, ce sont les Concours du Conservatoire. Gros scandale au concours de comédie. MM. Brioux et Antoine menacent de se retirer de la Commission d'examens, tellement ils sont indignés de la partialité du jury. On connaît le mot de Robert de Flers et Gaston de Caillavet dans le *Bois Sacré*. Le directeur des Beaux-Arts demande au secrétaire-général du Conservatoire : « Les concours de fin d'année ont bien lieu dans 15 jours ? n'est-ce pas ?... Eh bien ! ajoute-t-il, voici la liste des récompenses qui a été arrêtée ce matin par le Conseil des ministres. » Il n'y a rien de très exagéré dans cette boutade, au moins en ce qui concerne les concours de comédie, de tragédie, d'opéra, d'opéra-comique et de chant. Et si, dans les autres concours, les influences politiques interviennent moins fréquemment, ce n'est pas à dire que la stricte équité préside aux délibérations et aux décisions du jury. Quelle vilaine chose que ces mœurs de Conservatoire ! — Mais qu'y faire ? Trouvera-t-on jamais un remède à tant de cabotinage, à tant de légèreté, à tant de vices ? Faire régner un peu de moralité dans un tel milieu, me paraît un problème absolument insoluble. Comme tous les ans, à pareille époque, mille réformateurs entrent en guerre contre les abus et préconisent telle méthode nouvelle, qui, à les entendre, transformerait le Conservatoire en temple de toutes les vertus. Qu'on essaye ! Je suis bien tranquille d'avance sur le résultat. A-t-on assez crié contre ce pauvre M. Théodore Dubois ! M. Gabriel Fauré devait rétablir rue du Faubourg Poissonnière le culte de l'art pur, et inaugurer le règne de l'intégrité administrative. Ah ! oui ! c'est joli ! Peut-être un peu plus de gâchis qu'auparavant, voilà tout ce qu'on peut dire. — Mais peu importe, puisque nous n'y changerons jamais rien ! Cessons de nous étonner.

A propos des Concours du Conservatoire, il importe de signaler le style déplorable dans lequel les pianistes du sexe masculin ont joué la sonate de Beethoven, op. 111. Ce fut une véritable honte pour notre enseignement musical officiel.

Naturellement dans le *Thème varié* de M. Gabriel Fauré les pianistes féminines se sont montrées à qui mieux mieux câlines, lascives, spirituelles, sautillantes, enthousiastes. C'est si facile d'interpréter la musique, d'ailleurs charmante, de M. Fauré ! Mais qu'est-ce que cela prouve ? J'aurais voulu entendre ces demoiselles dans une sonate de Beethoven. Quel effondrement, j'imagine !

Quand est-ce qu'on exigera des instrumentistes des épreuves sérieuses et concluantes, comme dans tous les Conservatoires étrangers ? Juger un futur artiste sur un morceau de virtuosité, et sur quatre lignes de déchiffrage, c'est vraiment une dérision.

Mais quittons le Conservatoire.

Ce qui fut extrêmement intéressant, ces jours derniers, ce fut le *Concours international de lutherie* organisé par le *Monde Musical*. Cette année la lutte avait lieu, après épreuve éliminatoire, entre six violoncelles modernes et six violoncelles anciens, joués tour à tour dans l'obscurité par MM. Pablo Casals et Marix Lœvensohn. Le public, juge du concours, se composait d'environ 200 personnes, presque toutes luthiers ou musiciens professionnels, dont 93 prirent part au vote. A une formidable majorité la victoire revint à une basse française moderne, âgée de 8 jours, qui obtint 88 voix sur 93 et 465 points, tandis qu'un magnifique Stradivarius ne réunissait que 65 voix et 288 points. Le résultat est surprenant, étourdissant : mais il est là, comme un fait indiscutable s'opposant à toutes les discussions. Un public de connaisseurs, les plus fines oreilles de Paris, a jugé un instrument tout neuf infiniment supérieur à toutes les basses italiennes les plus illustres, et Ca-

sals lui-même en jouant le violoncelle nouveau-né du luthier Kaul de Nantes, qui a remporté la victoire, s'est figuré qu'il jouait un instrument italien. Voilà qui est à méditer, et si nous ne craignons de lasser nos lecteurs, qui ne sont pas tous collectionneurs ou amateurs de belles pièces de lutherie, nous tâcherions de tirer quelques conclusions de cette importante expérience. Mais le sujet est un peu trop spécial, et puis notre lettre est assez longue déjà pour un courrier d'été. Nous recauserons peut-être de tout cela une autre fois.

PAUL LANDORMY.

La Musique en Suisse.

Genève. Au Conservatoire de musique. — S'il est vrai que, chaque année, la distribution des prix du *Conservatoire de musique* est un événement, elle le fut bien plus encore cette fois, soixante-quatrième depuis la fondation de l'établissement en 1835. C'est qu'aussi bien le rapport annuel présenté par M. Alfred Gautier, vice-président en charge, lançait toute une série de nouveaux dans la circulation officielle, si je puis dire.

Le départ de **Jakues-Dalcroze** accapara tout d'abord l'attention. Après avoir dit les regrets unanimes que cause ce départ et retracé la carrière du professeur au Conservatoire, M. A. Gautier ajoute :

« Il est un mot, un mot mélancolique que j'ai à dessein évité de prononcer en parlant de Jakues, c'est celui d'adieu. C'est que nous nous refusons à croire à une séparation définitive, c'est que nous avons la ferme espérance qu'une fois son œuvre accomplie en Allemagne (et nul plus que nous n'en souhaite le triomphe), c'est que nous espérons dans le retour de l'enfant prodigue auquel, il le sait bien, les portes de la maison de Neuve restent ouvertes à deux battants. En attendant cette heure, souhaitons-leur le bonheur là-bas, à lui et à celle qui embellit sa vie. Inutile d'ajouter que le Conservatoire a nommé Jakues-Dalcroze professeur honoraire et lui a décerné sa grande médaille d'or.

Qu'il sera difficile à remplacer ce professeur sans pareil ! »

Pour le *solfège supérieur*, M^{me} Kunz et M^{lle} Lydie Malan se partageront la tâche. Pour l'*improvisation*, M. Joseph Lauber « un maître digne de rivaliser avec Jakues lui-même », en sera chargé concurremment avec M^{lle} Malan. Quant à l'*harmonie*, elle sera enseignée par M^{me} Delaye-Fuchs et MM. Bratschi, Montillet et Charles Chaix. Enfin un cours de *gymnastique rythmique* sera organisé dès l'automne prochain.

Mais la démission de Jakues n'est pas la seule :

« Le doyen de nos professeurs, M. **Louis Reymond**, terminait ses jours derniers sa cinquantième année d'enseignement au Conservatoire. Nous avons fêté de notre mieux ce jubilé et nous disons aujourd'hui un adieu ému au vétéran qui nous quitte.

Né en 1839, L. Reymond fit ses premières armes comme violoniste sous les auspices de l'excellent soliste Henry. Entré au Conservatoire sur les Conseils de Pierre Wolff, il suivit les classes du professeur Eichberg et remporta le premier prix dans les deux divisions supérieures. Il partit pour Bruxelles en 1856 et entra dans la classe de Léonard pour le violon et dans celle de Fétis pour la composition. Ses aptitudes musicales et la correction de son jeu firent admettre le jeune violoniste dans le quatuor de son maître Léonard, où figurait aussi le célèbre violoncelliste Servais. En 1859, Reymond obtenait à Bruxelles le premier prix de violon avec le *deuxième concerto* de Vieuxtemps. Rentré à Genève la même année, il se voua à l'enseignement et, dès 1860, après la démission de Cattermole, gendre de Fétis, il était, en même temps qu'Henry, nommé professeur au Conservatoire. Dès lors, il n'a plus quitté cette maison. Excellent pédagogue, il donna une vive impulsion à notre école de violon et, en 1866, fit paraître sa *Méthode*, encore en usage aujourd'hui. Dans la myriade d'élèves qu'il a formés, citons son fils, M. Eugène Reymond, et M^{lle} Dorival, qui tous deux enseignent avec succès à notre Conservatoire après y avoir obtenu le prix d'honneur.

Plus tard, devenu professeur supérieur, L. Reymond prit une part très active à la revision des programmes d'enseignement. De tout temps, il chercha aussi à répandre à Genève le goût de la musique d'ensemble et fonda dans ce but plusieurs sociétés musicales.